

constances identiques, le soldat turc a pu les éviter généralement et parfois avec une sublime abnégation. Aujourd'hui l'erreur a triomphé, mais demain la vérité sera connue; des voix s'élèvent déjà pour crier tout haut à l'injustice. Vous avez l'honneur d'avoir le premier protesté contre la veulerie d'une Europe à laquelle, j'espère, la France enfin éclairée refusera désormais de s'adjoindre. Vous avez raison de dire qu'il n'est pas un Français de sens et de cœur, ayant vécu parmi les Turcs, qui ne s'associe ardemment à l'hommage que vous leur rendez.

» XXX. »

\*  
\*\*

Pauvres Turcs! Les voici reniés même par les Juifs de Salonique; après l'ère de liberté et de paix dont ces réfugiés d'Espagne viennent de jouir sous la domination des Osmanlis et après les atrocités que les « libérateurs » leur ont fait endurer, il s'en est trouvé un capable d'écrire, à prix d'or

évidemment, dans je ne sais quelle petite feuille levantine, qu'il y aurait avantage et honneur pour eux tous à être enfin gouvernés par un peuple « vraiment civilisé »! Ce serait à mourir de rire, si ce n'était si bas et pitoyable. Je crois tout de même et j'espère que ce Juif-là doit être exceptionnel<sup>1</sup>.

Pauvres Turcs! En ce moment où fonctionne la conférence de Londres, les attaques de la presse ont pris une petite forme narquoise, plus insultante encore. On s'amuse de leurs « moyens dilatoires » et on glorifie l'angélique patience des alliés. Moyens dilatoires! Mon Dieu, est-ce que tous les moyens ne sont pas bons, dans la détresse où les voilà tombés, par la fourberie des grandes nations chrétiennes!

1. Il était exceptionnel, en effet, ce triste juif salarié. Je constate à l'honneur de ses coreligionnaires que tous sont restés fidèles de cœur à la Turquie.

Etil se trouve des journaux pour annoncer, sans la moindre indignation, que l'Europe, — cette Europe qui leur a menti de la façon la plus éhontée, cette Europe qui leur avait garanti le statu quo de leurs frontières, cette Europe qui, en vertu de ce même statu quo si fameux, leur eût interdit tout accroissement de territoire s'ils avaient été vainqueurs, — se verra obligée d'exercer sur eux une pression effective pour les décider à donner satisfaction aux JUSTES revendications de la Bulgarie, en cédant Andrinople! Justes, les revendications des Bulgares sur cette ville et cette province! C'est-à-dire qu'elles sont au contraire de la plus outrageante iniquité! « L'Europe, osent dire les alliés pour tenter d'excuser leur impudence, l'Europe doit nous savoir gré d'avoir fait halte, pour lui plaire, sur la route de Constantinople qui nous était ouverte après

la bataille de Lule-Bourgas. » Mais pardon, sur cette même route, si facile, à les entendre, ils oublient qu'un léger obstacle subsistait pourtant : les lignes de Tchataldja, contre lesquelles leur effort est venu se briser, en trois journées consécutives de défaites sanglantes.

*Justes*, les prétentions des Bulgares sur Andrinople! Mais d'abord, la place ne s'est pas rendue; elle résiste magnifiquement comme jadis notre Belfort. Et puis, quand même cette ville, qui se meurt de n'avoir plus de pain à manger, — et qui voit passer chaque jour, comme par moquerie, sous ses murs et sur son propre chemin de fer, les wagons pleins de vivres envoyés à l'ennemi, — quand même elle tomberait, épuisée par la faim, est-ce que, pour la laisser à la Turquie, les pressions les plus effectives ne devraient pas s'exercer au contraire sur la Bulgarie et sur

l'ambition forcenée de son prince de hasard? Les Puissances, pour colorer leur complicité parjure dans les spoliations de l'empire ottoman, se sont appuyées sur le principe, très soutenable d'ailleurs, du groupement des nationalités et des races. Eh! bien, non seulement Andrinople est l'ancienne capitale sacrée des Turcs, pleine de leurs souvenirs historiques et des tombeaux de leurs grands morts, mais elle est aujourd'hui une ville essentiellement musulmane, où les Bulgares ne constituent qu'une infime minorité, et tout le vilayet alentour est peuplé de musulmans pour plus des deux tiers. — Il est vrai, cette population turque des campagnes à laquelle Ferdinand de Cobourg promet sans rire une « situation privilégiée » sous sa domination future, ne sera plus bientôt qu'un charnier de cadavres, au train dont marchent les incendies et les

massacres<sup>1</sup>. — Mais enfin, de quel droit en sacrifier les vaillants débris? Quelle étiquette humanitaire trouvera-t-on bien, pour faire passer ce vol d'une province, d'une province que la justice et le bon sens rattachent à la Turquie? Comment ne pas bondir de dégoût devant ces pressions effectives à exercer sur la Porte! Puisse au moins la France s'éccœurer devant une telle besogne et refuser d'y prendre part! Puisse une telle tache être épargnée à notre histoire nationale, qui jusqu'ici n'en avait jamais connu de pareille!

1. Les massacres, malgré l'armistice, à l'heure où j'écris, continuent encore dans le vilayet d'Andrinople! On sait aussi qu'à Salonique viennent d'arriver vingt mille paysans turcs fuyant devant les incendies allumés dans leurs villages et mourant de faim.

## VII

A MONSIEUR LE DIRECTEUR  
DE *L'HUMANITÉ*

Mardi, 28 janvier.

Monsieur le Directeur,

Vous voulez bien me prier de vous donner mon impression sur la nouvelle phase de la tragédie turco-bulgare. Comment le refuserais-je à votre journal, quand il a eu jusqu'ici l'honneur trop rare de garder l'impartialité et de ne pas injurier les vaincus? Mais votre demande m'arrive tardivement,

car tout ce que ma conscience, tout ce que mon indignation m'obligeaient à dire, je l'ai déjà dit, — dans le *Gil Blas*, le seul parmi les journaux auxquels je m'étais adressé qui ait eu le courage de m'accueillir et de rompre ainsi la conjuration du silence sur les atrocités des armées très chrétiennes.

Du reste, au sujet de ces « *pressions suprêmes* » (pour parler comme vous par euphémisme) que l'Europe s'apprête à exercer sur la Turquie agonisante, je ne saurai rien dire d'aussi juste, d'aussi beau ni d'aussi irréfutable que Ahmed Riza et Halil bey, auxquels vous donniez dimanche dernier l'hospitalité dans vos colonnes, et en outre j'aurai peine à rester, autant qu'eux, résigné et parlementaire.

Par quelle iniquité l'Europe, désireuse d'assurer la paix dont elle a tant besoin,

adresse-t-elle toujours ses pressions et ses menaces à cette malheureuse Turquie aux abois, qui a déjà tant cédé, et jamais aux Bulgares qui au contraire n'ont rien cédé jamais, se sentant soutenus par un colosse en armes derrière eux, et ne se sont pas départis un instant de leur intransigeance ni de leur morgue? Comment ne pas s'épouvanter de tout ce qu'il y a de lâche, de la part d'un ensemble de nations dites civilisées, à pousser aux dernières limites du désespoir un peuple auquel jadis elles avaient tout promis et qui aujourd'hui s'adresse à leur justice et à leur pitié? Non seulement le bon droit, le bon sens et le principe tant de fois invoqué du groupement des races commandent de laisser à la Turquie cette ville héroïque et cette province d'Andrinople, qui sont pleines de tombeaux et de souvenirs d'Islam et ne

sont guère peuplées que de musulmans. Mais il y a encore et surtout ceci, qui affole les pauvres Turcs, qui suffirait à rendre sublimes leurs entêtements les plus déraisonnables, leurs révoltes les plus sanglantes: leurs frères, que l'on veut courber sous la haineuse et féroce domination bulgare, que deviendront-ils? En dépit des fausses promesses de Ferdinand de Cobourg, les milliers de musulmans, abandonnés au delà des nouvelles frontières, qu'auront-ils à attendre, si ce n'est la continuation de ces massacres froidement systématiques, de ces tueries que l'armistice même n'a pu interrompre et qui auront bientôt transformé les campagnes autour d'Andrinople en de vastes champs de la mort? — (Je dis cela parce que je le sais, et, malgré la censure minutieuse arrêtant les nouvelles, malgré les mensonges de certaine presse salariée, le

monde entier finira bien aussi par le savoir.)

Avec quelle stupeur douloureuse j'ai vu notre pays, par dévouement aux Slaves, s'associer, et même d'une façon militante, à ces « *pressions* » inqualifiables!... L'homme éminent qui nous dirige, — et avec tant d'intégrité, de bon vouloir et de génie, — se ressaisira sans doute, je veux l'espérer, se souviendra des généreuses traditions de la France, avant d'aller plus loin dans cette voie qui semble n'être pas la nôtre. Mener à outrance l'anéantissement de la Turquie par la cession forcée d'Andrinople, ce serait infliger une souillure à notre histoire nationale. Et puis ce serait nuire irrémédiablement à nos intérêts, donner le coup de mort à notre influence séculaire en Orient, à nos milliers de maisons d'éducation, à nos industries si multiples, alors que, depuis François I<sup>er</sup>, elles florissaient en toute

liberté là-bas, dans cette Turquie si foncièrement tolérante, qui nous aimait au point d'être devenue presque un pays de langue française.

PIERRE LOTI.

## VIII

## OU EST LA FRANCE ?

15 février 1913.

Notre chère France où donc est-elle, notre généreuse France qui, jadis, s'enthousiasmait pour toutes les justes causes, notre France qui, au moment de l'inique partage de la Pologne, fut secouée d'un si beau frisson de révolte? Elle qui, hier encore, plus que toute autre nation, savait s'indigner et protester contre les crimes, la voici, hélas! au premier rang de l'impitoyable

meute!... Or, cette fois, il ne s'agit plus seulement, comme pour la Pologne, de partager et d'asservir; non, c'est la destruction même d'une race qui va se perpétrer systématiquement, et nous, Français, nous sommes en tête de ceux qui poussent à la curée; de tous les gouvernements européens, c'est le nôtre qui paraît s'obstiner le plus, sans profit d'ailleurs autant que sans raison, contre la victime, pour lui arracher l'impossible, l'outrageante et dernière concession : Andrinople, avec les îles!

En vain, tous ceux d'entre nous qui ont habité l'Orient, diplomates, religieux, sœurs de charité, ingénieurs, industriels, sans distinction *tous ceux qui savent*, jettent un appel d'alarme; personne ne daigne les entendre. Ils essaient de protester dans les journaux; partout on refuse d'insérer leurs

lettres. Alors, beaucoup d'entre eux m'écrivent, comme si j'y pouvais quelque chose : « Parlez pour nous, me disent-ils ; il y a une conjuration de silence, on étouffe la vérité ; la presse est muselée. » Et en même temps, les pires calomnies s'impriment, se rééditent librement contre ce peuple turc qui agonise.

Mon Dieu ! que l'on fasse donc une sorte de referendum, de plébiscite, de consultation suprême, où seront conviés tous les Français qui vécurent en Orient, dans nos établissements d'éducation, dans nos usines, dans nos exploitations de voies ferrées, etc. Mais tous viendront affirmer qu'ils ont trouvé chez les Turcs bon vouloir, hospitalité, tolérance sans borne et probité admirable ; chez les Balkaniques, au contraire, mauvais procédés, jalousies féroces, brutalités et fourberies. Tous

parleront comme je parle moi-même, et, parce qu'ils sont légion, on les croira peut-être !

Ma plus grande stupeur est de voir l'aberration des catholiques français, qui, leurrés par cette impudente bouffonnerie de Ferdinand de Cobourg : « La croix contre le croissant », ont pris fait et cause pour leurs pires ennemis, les orthodoxes et surtout les farouches exarchistes. Mais qu'ils lisent donc un peu l'histoire contemporaine de Macédoine, de Thrace et de Syrie ! Qu'ils interrogent donc tous leurs chefs de missions là-bas, évêques, supérieurs de couvents, abbés ou abbesses, avec lesquels je suis en accord complet sur ce point et qui diront avec moi : Le danger pour les chrétiens romains, c'est la croix grecque et surtout la croix bulgare.

Cette conjuration du silence sur les atro-



cités balkaniques, la voici quand même un peu déjouée ; les faits sont là et la vérité commence d'éclater partout. On connaît à présent l'horreur des mutilations accomplies sur des prisonniers turcs, les tueries en masse de vieillards, de femmes et d'enfants, « les mosquées ardentes » où flambèrent des fidèles enduits de pétrole, les jeunes filles aux seins tranchés. On sait à présent que, là où passèrent les « libérateurs », il ne reste guère que des cadavres et des ruines calcinées.

Un grand journal parisien (qui cependant avait daigné insérer l'hommage rendu par ses correspondants de guerre à la modération des soldats turcs), constatant l'autre jour que les atrocités balkaniques étaient désormais indiscutables, exprimait le « regret » (*sic*) qu'elles aient créé un courant de pitié depuis Berlin jusqu'à Londres » où

l'on est toujours si disposé à s'émouvoir ». Et ce même journal, pour excuser son « regret » stupéfiant, déclarait que ces crimes n'étaient qu'une juste réaction, après cinq siècles effroyables en Thrace et en Macédoine. — Toujours la légende des Turcs féroces, la légende si longuement préparée et si perfidement entretenue par les Balkaniques ! — Féroces contre qui, s'il vous plaît ? Est-ce contre les Juifs, auxquels ils ont donné la plus paisible hospitalité depuis quatre siècles, alors qu'on les massacrait chez les chrétiens ? Est-ce contre nous, Français, qui depuis l'époque de la Renaissance avons été accueillis par eux avec tant de bon vouloir et de cordialité ? Était-ce même, au début de leur domination, contre ces orthodoxes ou exarchistes, auxquels Mahomet II avait laissé leurs églises, leurs écoles et leur langage ? Si, dans la suite, ils

ont été durs pour ces mêmes sujets chrétiens, c'est qu'ils avaient affaire à des races essentiellement brutales et meurtrières, qui d'ailleurs ne cessaient de se massacrer entre elles. En Macédoine, depuis des siècles, les tueries n'ont jamais fait trêve entre chrétiens de confessions ennemies. Or, chaque fois que, dans un village, la sanglante bataille éclatait entre Grecs et Bulgares, les deux camps s'alliaient ensuite contre les malheureux policiers musulmans accourus pour mettre la paix, et tout finissait par l'incendie et le pillage des maisons turques d'alentour. Il suffit de lire les rapports rédigés par nos compatriotes, les officiers français au service de la gendarmerie internationale de Macédoine, pour être édifié sur ces tragédies chroniques; tous s'accordent pour en faire tomber la responsabilité sur les Bulgares; ils constatent même que, neuf

fois sur dix, elles étaient organisées par les *comitadjis*, et de préférence dans les parages habités par les étrangers, — afin de frapper l'imagination de l'Europe, de fomenter sa réprobation unanime contre une Turquie aussi incapable d'assurer la paix intérieure, en un mot de préparer de longue main ce *tolle* qui accueille à présent la détresse des vaincus. Aujourd'hui, du reste, que l'œuvre de déconsidération est accomplie à souhait, la Bulgarie s'occupe d'arrêter par centaines ses *comitadjis*, dont elle n'a plus besoin et qui pourraient devenir compromettants. Oui, la vie était effroyable dans ces farouches contrées, je le reconnais; mais elle continuera de l'être, n'en doutons pas, après l'extermination des derniers Turcs.

Grecs et Bulgares n'ont cessé de se haïr à mort; malgré leur alliance temporaire,

attendons l'heure où ils recommenceront de se massacrer entre eux, tout en persécutant, bien entendu, les catholiques et surtout les pauvres Uniates (orthodoxes ralliés au catholicisme).

Il faut que la bonne foi de ce même grand journal parisien ait été surprise, je veux l'espérer, pour qu'il ait publié la lettre d' « un de ses abonnés » sur l'apaisement à Salonique. A en croire ce personnage, tout se serait passé là-bas le mieux du monde, à part quelques petits désordres inévitables qui auraient amené, les premiers jours, « un peu de mauvaise humeur » (*sic*). « Un peu de mauvaise humeur » est vraiment une trouvaille sans prix ! Après trois ou quatre jours de pillages, de viols et de tueries, un peu de mauvaise humeur, on en aurait à moins. Quels moyens ont employés les envahisseurs pour qu'une telle lettre fût

écrite, je n'ai pas à le rechercher ; mais je crois qu'elle a peu de chances de trouver crédit. Trop de témoins étaient là ; beaucoup de Français et de Françaises, beaucoup de consuls étrangers, les officiers et les matelots de notre croiseur, tous ont vu et se sont épouvantés !

Cette même lettre contient une autre perle plus rare. Le signataire, pour expliquer cette mauvaise humeur de la colonie européenne à Salonique, écrit textuellement : « Et puis, ici, jusqu'à présent, la Turquie était, au fond, *res nullius* ; les étrangers y avaient une situation prépondérante, qui ne saurait se maintenir intacte sous une autre domination, quelle qu'elle soit. » Est-il possible de donner un démenti aussi catégorique au journal précité, qui affirmait plus haut la cruauté du joug musulman ? Est-il possible de rendre un hom-

mage, à la fois plus complet et plus odieusement ingrat, à tout ce qu'il y a de doux et de débonnaire dans la domination turque quand elle n'a pas à s'exercer sur des races tout à fait intraitables!

Mais ce sont là choses de détail où je m'oublie, et ces incohérences ne valaient pas d'être relevées.

A cette heure, la grande angoisse qui prime tout, c'est de se dire que le canon recommence à faire ses profondes trouées saignantes. L'héroïque Andrinople, à la fin, tombera, cela semble inévitable; alors, la ville musulmane et toute la province musulmane alentour seront livrées aux exterminateurs. Un crime va se commettre, avec la complicité de toutes les nations chrétiennes, un des plus grands crimes que l'histoire ait jamais enregistré. Et la France y aura contribué, hélas! pour une trop large part.

Au moins, je veux dire ici aux vaincus, une fois encore, que, s'ils n'ont pas les sympathies officielles de notre pays, des milliers de cœurs français sont, quand même, avec eux...

## IX

## MI-CARÈME ET SAUVAGERIES

2 mars 1913.

A l'heure où j'écris, sait-on de quoi s'occupent les Pérotes? (On nomme là-bas Pérotes les chrétiens, grecs ou autres, grecs surtout, qui habitent Péra, le vaste faubourg levantin de Constantinople.) Donc, sait-on de quoi ils s'occupent? De la Mi-Carême et de tout ce qui s'ensuit, fêtes, bals, déguisements! Et c'est si déplacé, si honteux, que la presse commence tout de même à mur-

murer. Est-ce que la plus élémentaire éducation ne commanderait pas au moins de faire silence, en ce moment, dans la grande ville tragique? Vraiment, l'attitude de ces gens-là justifie une fois de plus le mot de Bismarck : « En Orient, disait-il, il n'y a de *gentilshommes* que les Turcs. »

Ils vont se déguiser et danser, les Pérotes! Et dans les rues, sous leurs fenêtres, passent les hommes qui se rendent aux lignes de Tchataldja, à la suprême tuerie. Et partout, dans des maisons trop étroites bondées de petits lits misérables, des blessés manquent du nécessaire, demandent un peu d'eau, un peu de pain, appellent pour qu'on vienne laver leurs blessures qui pourrissent. Et la campagne, à perte de vue, est pleine de morts qui se décomposent sous la neige. Et tout près, de l'autre côté des ponts, dans l'immense Stamboul aux trois quarts in-

cendié (*mais seulement ses quartiers turcs, comme par hasard*) tout ce qui n'est pas parti pour l'armée, des femmes, des enfants, des vieillards, errent sans vêtements, la faim aux entrailles et le froid jusqu'aux os. Ils ne se déguiseront pas pour la Mi-Carême, ceux-là, non; mais ils vaudraient l'aumône de quelque couverture ou de quelque vieux manteau, pauvres incendiés qui n'ont plus rien.

Les Pérotes vont s'offrir des bals! Mais, Dieu merci! les femmes de toutes les ambassades d'Europe songent plutôt aux blessés. A leur tête est notre admirable ambassadrice, qui ne quitte guère les ambulances, le chevet des mourants. Pour donner aussi l'exemple, nous avons nos sœurs de charité françaises que les Turcs bénissent, et l'une d'elles, l'une des plus hautement vénérables, m'écrivait hier : « Nous prions Dieu chaque jour pour qu'il nous laisse sous la

domination musulmane; que deviendrions-nous si les autres arrivaient ici? »

*Les autres*, c'est-à-dire les orthodoxes et surtout les exarchistes! Ce n'est pas seulement pour les Turcs qu'ils sont intraitables, ces *autres-là*; une fois de plus ils viennent de le prouver. On sait le refus opposé par la Bulgarie aux prières réitérées de la France, qui voulait, à Andrinople, une zone neutre où nos nationaux, nos religieuses ne risqueraient pas à toute heure la mort. Et pas un journal n'a été flétrir le fait suivant : l'Impératrice d'Allemagne, ayant écrit de sa propre main à la Reine Éléonore pour lui demander de laisser entrer à Andrinople des caisses de remèdes avec une délégation de la Croix-Rouge, essuya un échec; sous la pression du vautour de Bulgarie, la plus malheureuse des reines fut obligée de répondre par un refus. L'Empereur allemand

n'a pas dû, j'imagine, apprécier beaucoup ce procédé du petit confrère. Qu'une place assiégée ne veuille laisser sortir personne, par crainte de renseignements qui seraient donnés sur l'état de la garnison, cela s'explique sans peine. Mais des assiégeants, refuser l'entrée à quelques infirmiers avec leur matériel sanitaire, quelles raisons stratégiques pourrait-on bien inventer comme excuse à cette brutalité-là?

*Les autres* — les Bulgares — en toute tranquillité, sous les yeux fermés de l'Europe complice, procèdent à l'extermination systématique des Musulmans dans les provinces envahies. Je laisse de côté les rapports de source turque : on pourrait les croire exagérés. Chez les Slaves, bien entendu, c'est la conspiration du silence, plus encore que chez nous. Mais il y a les nombreux officiers français détachés dans la

gendarmerie internationale de Macédoine<sup>1</sup>, ceux qui n'ont pas accepté le mot d'ordre diplomatique, et qui ne reculent pas ; leurs rapports, publiés quand même, sont terribles ; il semble toutefois que personne en France n'ait daigné les lire. Il y a les religieux des confréries latines établies en Turquie. Et enfin, il y a, par légions, d'irréductibles témoins autrichiens ou allemands, des fonctionnaires, des docteurs, des pasteurs, des officiers qui, dans toute la presse étrangère non muselée comme la nôtre, ont signé d'effroyables réquisitoires. Aux premiers rangs de ceux-là, parmi tant d'autres, je citerai le docteur Ernst Jaeckh, le général Baumann, le colonel Veit, le capitaine Rein, le professeur Dühring, dont les rapports documentés, appuyés de photogra-

1. Colonel Foulon, colonel Malfeyt, etc., etc